

LA MISERABLE

Quatrième partie du CHEMIN DES LARMES

I

L'HOMME AU BATON

Sur le territoire de la ferme, un vaste terrain inculte avait été défriché pour être livré à la culture. Sur ce terrain de magnifiques sapins avaient été abattus et vendus à un marchand de bois de constructions de Saint-Marcelin. Une partie de ces beaux arbres, pouvant être employés à la mâture, avaient été enlevés dans toute leur longueur ; les autres sapins avaient été, sur place, équarris et sciés en planches.

Le fermier, moyennant une somme convenable, s'était chargé du transport des planches.

Il avait fait déjà plusieurs chargements et il était à son dernier voyage.

Il était prêt à se mettre en route, et Miro, qui était sorti de sa niche, regardait l'équipage, planté sur ses quatre pattes, immobile.

—Eh bien, Miro, dit le fermier, est-ce que tu veux venir avec moi ?

Le chien dressa sa tête intelligente et fit frétiller sa queue ornée d'un superbe panage.

Le fermier fit claquer son fouet, dit hue ! et les deux forts chevaux attelés au chariot se mirent en marche.

Miro restait à la même place, toujours immobile.

Il avait bien envie d'accompagner le fermier et les chevaux, cependant il était hésitant. Sans doute c'était pour lui un grand plaisir de courir sur la grande route ; oui, mais il fallait s'éloigner de Georges et d'Edouard, à qui il avait l'habitude de faire fête, le matin, quand ils apparaissaient dans le jardin.

Toutefois, comme il faisait à peine jour et que les enfants dormaient, Miro se demandait probablement quel plaisir il devait choisir ; celui qu'il pouvait se donner immédiatement ou celui qu'il fallait attendre.

Le fermier se retourna.

—Eh bien, Miro, dit-il, viens-tu ?

Miro n'hésita plus ; il aboya, bondit vers le fermier sur la poitrine duquel il posa ses deux pattes de devant, afin que sa langue put atteindre le menton ; puis aboyant de nouveau il alla exprimer aux chevaux sa satisfaction de voyager en leur compagnie et se mit fièrement en tête de l'attelage.

Quatre longues heures de chemin ! Miro s'en donnait à cœur joie ; il courait loin en avant, revenait sur ses pas et ne s'apercevait point qu'en se livrant à cet exercice agréable pour ses jambes, il doublait, triplait, quadruplait les kilomètres.

On arriva, le chariot fut déchargé et pendant que les chevaux mangeaient et se reposaient, le fermier et Miro, dans la salle à manger de l'auberge, déjeunèrent copieusement et avec grand appétit.

A deux heures de l'après-midi, on reprit le chemin de Bergères. Miro était d'une gaieté folle, il avait un entrain qui amenait des sourires sur les lèvres du fermier ; jamais il ne s'était livré à d'aussi merveilleuses gambades ; il sautait, bondissait, cabriolait à droite et à gauche des chevaux pour les exciter et il semblait leur dire :

« Marchez donc plus vite, il faut nous dépêcher d'arriver, on nous attend. »

A peu près à une lieue et demie de Saint-Marcelin, le chien changea tout à coup d'allures ; il avait l'air inquiet, il grondait sourdement en marchant lentement, à pas de loup, le nez haut, reniflant, humant l'air.

A une certaine distance sur la route, un homme, un voyageur, se dirigeait vers la ville. Cet homme était vêtu d'un complet de drap gris à petits carreaux ; il était coiffé d'un chapeau de entre rond et avait aux pieds les gros souliers des montagnards, à semelles ferrées. Sa chaîne de montre et ses breloques sur son gilet s'étaient et reluisaient au soleil.

Cet individu pouvait avoir quarante-cinq ans ; il était brun, de taille moyenne, portait sa barbe en collier et avait les moustaches et le haut du menton rasés.

Il avait à la main un bâton noueux qui était un véritable gourdin.

A mesure qu'il avançait, l'agitation du chien augmentait et ses grognements devenaient plus forts, plus menaçants.

Soudain, les poils de l'animal se hérissèrent et la fureur étincela dans ses yeux ; il eut un frémissement, fit entendre un grondement plus terrible que les autres, et s'arrêta, et, presque aussitôt, s'élança d'un bond à la gorge du voyageur.

Celui-ci, très vigoureux et doué d'une force musculaire peu commune, put heureusement repousser le chien, et il se hâta de faire le moulinet avec son bâton, afin de se garantir contre une nouvelle attaque de l'animal.

—Hé, vous, cria-t-il, apostrophant le fermier avec un accent italien très prononcé, rappelez votre chien, rappelez-le vite ou je l'assomme !

—Miro, Miro, ici, ici, vilaine bête ! cria le fermier.

Mais Miro n'entendait rien, ne voulait rien entendre. Ses grognements avaient cessé ; mais il n'en était pas moins terrible et menaçant.

Tout en se tenant à distance de l'homme ou plutôt de son bâton, les poils toujours hérissés, les yeux rivés sur ceux de son adversaire, montrant ses crocs redoutables, reculant ou avançant, il se tenait prêt à sauter de nouveau à la gorge du voyageur avec l'intention évidente de l'étrangler.

Les chevaux étonnés, effrayés peut-être, s'étaient arrêtés d'eux-mêmes.

Le fermier s'égosillait à appeler vainement Miro, et le voyageur, qui sentait ses bras se fatiguer et voyait l'instant où son moulinet serait impuissant à le prévenir, criait de toutes ses forces.

—Mais défendez-moi donc, votre chien est enragé, vous voyez bien qu'il est enragé, défendez-moi donc !

Trois fois le fermier essaya de saisir le terrible Miro. Impossible.

Deux gendarmes, un maréchal des logis et un brigadier, qui se dirigeaient aussi vers Saint-Marcelin, virent de loin ce qui se passait.

—Un homme qui se défend avec un chien, dit le maréchal des logis ; ce chien est une bête dangereuse, atteinte peut-être de la rage ; armons-nous de nos revolvers et en avant.

Les gendarmes piquèrent des deux et arrivèrent rapidement sur le lieu de la scène.

—Messieurs les gendarmes, leur cria le voyageur essouffé, n'en pouvant plus, je vous en prie, tuez cette horrible et méchant bête ; c'est un chien enragé, si je n'étais pas parvenu à me défendre contre lui, grâce à mon bâton, il m'aurait égorgé.

Et il continuait son moulinet, car l'arrivée des gendarmes n'avait nullement intimidé Miro.

Le maréchal des logis rauta à bas de son cheval et il allait certainement loger une balle dans la tête du chien, quand le fermier se jeta résolument devant lui, en criant :

—Non, non, ne le tuez pas !

Puis plus heureux ou plus adroit qu'il ne l'avait été précédemment, il parvint enfin à saisir Miro par son collier.

—Mais s'il est enragé ? dit le gendarme.

—Il n'est pas enragé, monsieur le gendarme ; je ne sais pas ce qui l'a pris comme ça, subitement, car c'est bien le chien le plus doux, le plus patient et le meilleur qu'il y ait au monde.

Miro ne donnait guère raison aux paroles du fermier, il prouvait point qu'il méritât l'éloge qu'on faisait de lui. Il devenait plus en plus furieux, grinçant des dents, hurlant, rugissant, écumants, faisant de violents efforts pour s'échapper, il laissait voir qu'il n'avait nullement renoncé à égorger le voyageur qui avait cessé de jouer du bâton et profitait de cet instant de répit pour essuyer la sueur qui inondait son visage.

—Décidément, brave homme, reprit le maréchal des logis, votre chien m'a tout à fait l'air d'être atteint de la rage.